

Nous recevons de M. Leuridan-Testelin la lettre suivante :  
Roubaix, 18 juin 1856.

A Monsieur le Rédacteur du Journal de Roubaix.

Monsieur,

En commençant la publication du petit travail fait pour le musée industriel, publication à laquelle j'ai consenti de grand cœur dans l'espoir d'aider au développement d'une institution naissante, mais de grand avenir, n'avez-vous pas pensé qu'il eût été nécessaire de la faire précéder de la lettre d'envoi qui est la dédicace et comme l'avant-propos ? De même qu'il importe en toute composition d'indiquer, avant le récit, et les lieux et les personnages de la scène, il n'eût pas été inutile d'indiquer ici et les circonstances qui m'ont fait entreprendre ce travail et le but que je m'y suis proposé.

Ces notes devront paraître incomplètes, destinées qu'elles sont à accompagner une collection particulière d'échantillons incomplets eux-mêmes, mais dans lesquels je devais me renfermer. J'ai pu omettre, par cela même qu'ils n'étaient pas représentés, bien des genres de notre ancienne fabrication, et, n'étant pas avertis, les lecteurs pourraient m'imputer à faute ces omissions.

Je ne pourrai croire que dans les termes de la lettre même on pût trouver matière à s'en interdire la publication : J'y donne les motifs qui m'ont inspiré ces notes, et, voué par goût aux études historiques, j'y témoigne au chef de l'administration toute la satisfaction que m'ont fait éprouver ses efforts si louables, pour doter la ville d'institutions désirées. En ce sens l'expression de la reconnaissance part d'un sentiment qu'on peut avouer en toutes circonstances.

Je m'en remets entièrement à votre jugement, et si vous ne trouvez pas d'obstacle sérieux pour revenir après coup sur cette lettre, je la verrai avec plaisir dans votre prochain numéro. Au besoin vous pourriez faire usage de celle-ci.

Recevez, Monsieur le rédacteur, l'assurance de mon entier dévouement.

LEURIDAN-TESTELIN.

Nous apprécions tout ce qu'il y a d'honorables dans la demande de M. Leuridan-Testelin, et c'est avec plaisir que nous insérons la lettre qui accompagnait sa notice industrielle.

J. REBOUX.

A Monsieur Jules CROMBÉ, maire de la ville de Roubaix.

Monsieur le Maire,

On a dit, pour expliquer autrefois l'absence d'une bibliothèque et de quelques autres institutions de ce genre à Roubaix, que l'administration, obligée de satisfaire aux besoins urgents et positifs d'une population industrielle qui s'était développée presque subitement, n'avait pu tout d'abord étendre sa sollicitude aux choses d'un ordre purement intellectuel. Sans doute, la prospérité de Roubaix n'est que d'hier ; surprise par sa rapide fortune, notre cité n'a pu, tout à coup, et sur tous les points à la fois, achever son organisation, c'est là plutôt l'ouvrage des siècles ; sans doute encore, les intérêts matériels, bien qu'ils ne soient pas les plus précieux, sont toujours les plus pressants ; mais vous, Monsieur le Maire, vous avez compris qu'une fois ceux-ci libéralement servis, il était bon de songer un peu aux autres, et, à peine entré en fonctions, vous nous avez annoncé non-seulement l'ouverture d'une bibliothèque, du dépôt des archives, mais encore l'établissement d'un musée industriel.

Voulant répondre à l'appel que vous avez fait à ce sujet, un de vos administrés, M. Liévin

Defrenne, vient de me remettre en me chargeant d'en faire le classement, et de l'accompagner de notes qui en rendissent le dépôt plus fructueux, une collection d'échantillons assez anciens qu'il destinait au Musée. J'ai saisi avec empressement, Monsieur le Maire, cette occasion qui m'était offerte de prouver des premiers que j'étais prêt à seconder, selon mes faibles moyens, vos efforts si louables pour doter la ville d'institutions longtemps désirées, et je me suis mis à l'œuvre.

Ce n'est pas l'histoire de la fabrique que j'ai voulu faire ; elle demandait un autre cadre, et bien d'autres développements ; d'ailleurs, ces échantillons précieux, mais incomplets monuments de l'ingénieuse aptitude de nos pères, sont loin, même pour leur époque, de représenter toutes les splendeurs de notre ancienne industrie. Je ne puis non plus me flatter d'offrir ici une revue complète des nombreux tissus travaillés à Roubaix, mon attention ayant été surtout appelée sur les genres représentés dans la collection, et qui appartiennent à une époque assez restreinte ; mais de simples notes nécessairement limitées et mesurées au peu d'étendue des matériaux qui en font l'objet. Du reste, en assignant à ces produits d'un autre temps, un ordre, des noms, des dates assurément indispensables pour qu'ils puissent être déposés avec quelque utilité, je n'ai fait qu'obéir au désir d'apporter une pierre à l'édifice dont vous avez si heureusement conçu le projet. — J'y étais du reste engagé par MM. Faidherbe et Lesguillon. L'idée d'un musée industriel à Roubaix, émise d'abord par M. Faidherbe, dans la *Revue du Nord*, avec ce style dont on connaît la verve et la charmante originalité, a été ensuite parfaitement développée par M. Lesguillon, dans la *Gazette de Wazemmes*, numéro du 20 janvier 1856.

Passiez, je vous prie, Monsieur le Maire, sur les imperfections de ce petit travail, pour n'y voir qu'une preuve de ma bonne volonté ; veuillez en accepter l'hommage et agréer l'expression sincère de mon entier dévouement et de mon profond respect.

LEURIDAN-TESTELIN.

Plusieurs de nos abonnés ont été assez bienveillants pour nous témoigner par écrit toutes leurs sympathies ; qu'ils veuillent bien recevoir l'expression de notre reconnaissance. Nous sommes certains que leur bon concours ne nous manquera pas et nous l'accepterons avec empressement.

Nous avons reçu quelques fragments de poésie d'un à-propos réel. Tout en accordant à ces œuvres un mérite incontestable, nous ne pouvons les reproduire, les sujets traités étant du domaine de la politique.

Il est une question qui semble préoccuper un nombre de nos lecteurs : on desire que nos feuilletons puissent être lus par tout le monde. Nous comprenons parfaitement ces observations. Inutile de dire que nous nous ferons un devoir de veiller scrupuleusement au choix de nos publications, les mères chrétiennes n'ont aucune crainte à concevoir à ce sujet.

Le sieur Rancy, directeur de la deuxième troupe ambulante du département du Nord, vient d'obtenir de M. le Ministre d'Etat l'autorisation de donner à Roubaix des représentations dramatiques.

Dans la nuit du 17 au 18 juin, des voleurs se sont introduits par escalade dans un magasin de appartenant à M. Liévin Prouvost et ont enlevé deux balles de laine.

J. REBOUX.

Faits divers.

La Seine, entièrement rentrée dans son lit, est couverte, en amont comme en aval, de nombreux bateaux qui regagnent le temps perdu. Le flottage a repris son cours.

L'ouvrier employé dans les carrières a besoin, pour son travail, d'intrépidité, de sang-froid et de prudence, et jamais les deux premières ne lui manquent, mais presque toujours la troisième lui fait défaut, non pas toutefois, qu'il n'ait la conscience du danger, puisqu'il est prudent lorsqu'il s'agit d'un camarade, mais parce que la prudence, pour son propre compte, est presque de la poltronnerie à ses yeux.

Léonard D..., ouvrier carrier à la banlieue, était en train d'extraire de la pierre en basse masse, c'est-à-dire à 80 ou 100 pieds du sol, et travaillait au fond d'un souchet, sorte de niche de plusieurs mètres de profondeur dont il minait la voûte pour en détacher les fleurs ; il avait donc, comme cela se pratique toujours, creusé dans la pierre un trou où il avait fourré sa poudre : il avait mis le feu à la mèche, il s'était garé et l'explosion avait eu lieu.

Quand la pierre morcelée, fendue par l'explosion, ne se détache pas aussitôt, on en accélère la chute au moyen d'une barre de fer et c'est ce que se préparait à faire un autre carrier, spécialement chargé de cette besogne. « Halte-là, ne barre pas encore, lui crie Léonard ; j'ai oublié mes outils au fond du souchet ! — Ne t'avise pas d'y aller, lui dit l'autre, tu pourrais bien y laisser ta peau. — Ah bah ! reprend Léonard ; puis se glissant à quatre pattes, car la hauteur de l'excavation ne lui permettait pas d'aller autrement, il arriva jusqu'aux outils et se dispose à revenir à reculons, lorsque la voûte fracturée se détache tout à coup avec bruit et engoulait le pauvre homme.

Aussitôt l'alarme se répand dans la carrière ; tous les ouvriers accourent ; pelles, pioches et pics font merveille, des quartiers énormes sont enlevés comme si c'étaient des morceaux de liège, et bien que l'on fût persuadé que l'on n'allait trouver là qu'un cadavre broyé, on travaillait avec un acharnement inexplicable, lorsqu'après avoir dégagé le souchet, tous les travailleurs poussèrent un hurra d'allégresse en retrouvant Léonard presque sain et sauf, puisqu'il n'avait qu'une épaule démise.

Voici la liste complète, par rang d'ancienneté, de LL. EEm. les cardinaux et de LL. GG. les archevêques et évêques présents au baptême du Prince Impérial :

LL. EEm. les cardinaux-archevêques de Lyon, de Bourges, de Besançon, de Reims, de Bordeaux, de Tours.

NN. SS. les archevêques de Tyr, 2 octobre 1826, d'Alby, de Sens, de Rouen, d'Aix, d'Avignon, de Toulouse, de Cambrai, l'archevêque nommé d'Anch.

NN. SS. les évêques de Marseille, ancien évêque de Dijon, Ajaccio, Clermont, Arras, Montpellier, ancien évêque de Coutances, Autun, Bayonne, Dijon.

NN. SS. les évêques de Meaux, Aire, Valence, Verdun, Strasbourg, Périgueux, Agen, Rennes, Viviers, Beauvais.

NN. SS. les évêques d'Angers, Tulle, Cahors, Versailles, Nevers, Limoges, Gap, Basile, Laval, (ancien évêque de Fréjus), Alger.

NN. SS. les évêques d'Ossory (Irlande), du Puy, de Kork (Irlande), de Paléopolis, vicaire apostolique du cap de Bonne-Espérance, d'Eureux, Soissons, Digne, Troyes, St-Dié, Nantes.

NN. SS. les évêques de Mende, Poitiers, Orléans, Angoulême, Belley (ancien évêque de la Basse-Terre), Blois, Saint-Claude, Saint-Flour, Langres.

NN. SS. les évêques de Chartres, Grenoble,

Coutances, Adras, Perpignan, Quimper, Carcassonne, Le Mans, Nîmes, Rodez, Fréjus, Cibistra, administrateur apostolique de Pomiers, évêque nommé d'Amiens.

NN. SS. les évêques nommés de Luçon, La Rochelle, Bayeux, Pamiers, le coadjuteur nommé de Châlons.

Il faut ajouter à cette liste M. l'archevêque de Paris, qui occupait une place à part, et M. l'évêque de Nancy, qui exerçait sa charge d'aumônier près de l'Empereur.

S. Exc. M. le nonce, archevêque de Nicée, avait pris place dans la tribune diplomatique. Le nombre des archevêques et évêques présents à la cérémonie était donc de 85. (*Univers.*)

Nous lisons dans *l'Indépendance* : « Les plus vives sympathies se manifestent en Belgique pour les victimes du grand désastre qui vient de sévir sur la France. Dans la plupart de nos villes, à Bruxelles, à Liège, à Anvers, etc., des souscriptions en faveur des inondés ont été immédiatement ouvertes ; la première liste de cette dernière ville s'élève à 2,566 fr. »

Dans la capitale, outre les dons particuliers, il est question d'organiser plusieurs solennités au bénéfice des victimes des inondations. Déjà vendredi ou samedi prochain, les artistes de l'orchestre du Théâtre Royal donneront, dans ce but, un concert au Parc, dont le prix d'entrée est fixé par exception à 1 franc. »

Le *Précurseur d'Anvers* publie de son côté ce qui suit :

« Le concert donné lundi à la Pépinière, au profit des inondés de France, a produit brut 1,334 fr. 50 c. ; cette somme sera versée intégralement entre les mains de M. le consul général de France, les artistes de l'orchestre et les membres de la société de chant Apollon s'étant cotisés entre eux pour le paiement des frais. C'était une fête charmante, favorisée par une soirée délicieuse. »

M. Herbet, consul général de France, est monté sur l'estrade, et a remercié chaleureusement nos artistes de leur généreuse initiative. »

VARIÉTÉS.

NOTES

Pour servir au classement d'une collection d'échantillons destinés au Musée industriel de Roubaix.

SUITE. — (Voir le numéro du 18 juin.)

D'ailleurs, nos premiers fabricants étaient en même temps laboureurs, et cet état de choses durait encore à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'on le voit dans le mémoire de l'intendance de Flandre, en 1698, mémoire attribué au savant Godefroy, et où il est dit que, dans la Châtellenie, « Tourcoing et Roubaix sont les plus considérables, pour les différentes étoffes de laine ou mêlées de soie et de laine qu'on y fabrique » et que l'on envoie dans presque tout le monde. « La commodité que les habitants y ont de joindre quelque labeur avec le travail de leur métier leur donne le moyen de subsister plus aisément que dans les villes fermées, et cela contribue non-seulement à faire fleurir ces manufactures ; mais entraînerait celles des villes, si l'on n'y avait apporté du remède en réservant aux villes la fabrique de plusieurs étoffes, qu'il n'y eût pas permis de faire à la campagne (1). »

(1) REVUE DU NORD, par M. Brun-Lavainne, 2<sup>e</sup> série, tome I, p. 102. — Piganiol de la Force dit la même chose. — (*Description de la France*, t. 12, p. 329.)

— Si, señor.

Le bon abbé enchanté de trouver une occasion de faire usage de son savoir, engagea sur le champ une conversation en espagnol, qu'il traduisait ensuite pour son frère, et celui-ci hasardait de temps en temps une question que l'abbé rendait avec la même exactitude.

Tout ce qu'ils purent savoir de l'étranger fut qu'il avait quitté son pays depuis deux ans par ordre de son père et dans l'intention de s'instruire chez les peuples les plus policés, qu'il avait parcouru d'abord les Etats-Unis d'Amérique, ensuite l'Angleterre, qu'il arrivait enfin en France, où il se proposait de séjourner plus longtemps, après quoi son projet était de visiter l'Allemagne, et peut-être même la Russie.

Sa suite ne se composait que d'un seul domestique voyageant à cheval comme lui, mais l'air de cet inconnu, où l'on démêlait déjà l'habitude du commandement, la facilité qu'il avait de trouver des fonds chez les principaux banquiers de l'Europe, tout cela donnait au vicomte une haute idée de la fortune et des desseins de l'étranger, et contribuait peut-être à le rendre encore plus affable, quoiqu'il le fût déjà naturellement.

L'abbé lui-même semblait redoubler d'égards. Halte-là, dira le lecteur, voilà déjà un caractère qui faiblit. Monsieur l'auteur, prenez garde à vous ! votre savant va ressembler aux hommes du monde. — Et quand cela serait : la science ne garantit pas entièrement de certaines faiblesses. Il en est une qui nous est commune à tous : c'est celle de mesurer nos gestes, nos paroles et jusqu'à nos sentiments au rang ou à la fortune de ceux à qui ils s'adressent.

— Je suis vraiment enchanté d'avoir fait votre

connaissance, monsieur le Mexicain, dit le vicomte en se levant de table, et j'espère que nous nous reverrons. Mon château n'est qu'à cinq petites lieues d'ici, au village de Ligneville, route de Fontainebleau, dans une situation charmante. Quand vous aurez visité la capitale, revenez achever la belle saison chez moi. Votre société me sera infiniment agréable.

Tandis que M. de Bellancourt parlait, un des garçons de l'hôtel, qui se tenait debout en face de lui, ouvrait de grands yeux et souriait d'un air bête qu'il croyait rendre malin.

L'abbé qui s'en était aperçu aussi bien que son frère n'en continua pas moins ses prévenances envers l'étranger.

— Oui, Monsieur, lui dit-il, revenez nous voir. Puisque le but de votre voyage est de vous instruire, je me flatte que vous ne perdrez pas votre temps au château de Ligneville. (Nouveau rire plus marqué du jeune garçon.) L'abbé continue sans se déconcerter : je me ferai un plaisir de vous seconder, de vous guider même dans vos études, et croyez que ce sera pour moi, un bien grand bonheur de concourir à l'accomplissement des vœux d'un père aussi sage que le vôtre.

Le Mexicain, touché du ton affectueux qui régnait dans les discours des deux frères, leur prit les mains et les baisa en promettant de revenir dans peu. Puis, appelant son domestique, il lui ordonna de seller les chevaux sur le champ parce qu'il voulait arriver le même jour à Paris.

Pendant que Bénégé exécutait cet ordre, la vicomtesse et sa petite fille entraient dans la salle. Celle-ci rougit un peu en voyant les regards de l'étranger se fixer sur elle et son modeste embarras ne fit qu'ajouter à ses charmes.

Céline était à cette époque de la vie où finit

l'enfance, où commence la jeunesse ; ses traits fins et réguliers n'avaient pas encore totalement perdu les formes arrondies du premier âge ; mais les longues paupières qui cachaient souvent ses beaux yeux bleus, mêlaient aux grâces enfantines de sa physionomie une expression de sensibilité où son âme toute entière se peignait à son insu.

Nous ne parlerons pas de son caractère ; le drame de la vie n'avait pas commencé pour elle et la soumission à ses parents lui tenait encore lieu de vertus ; mais l'idée vague d'un sentiment inconnu pénétrait pour la première fois dans son cœur : la présence de l'étranger l'intimidait, et cependant elle éprouvait un secret plaisir à le regarder à la dérobée.

Celui-ci à peine âgé de vingt ans paraissait déjà dans la force de l'âge. Une taille élevée, une démarche noble, des formes pleines de vigueur et d'élégance, auraient suffi pour le faire remarquer, si la beauté de ses traits, le feu de ses regards, l'air de fierté, quelquefois même de hauteur imprimé dans toute sa physionomie, n'eussent annoncé en lui un homme au-dessus du commun. Ces qualités physiques plus propres à imposer qu'à séduire, n'auraient produit sans doute que le premier de ces effets sur le cœur de la jeune Céline, si à un certain degré dans les manières, le Mexicain n'eût joint des instants de douceur et d'abandon que l'on retrouve presque toujours dans le caractère des habitants du Nouveau-Monde.

En ce moment surtout, la vue de l'aimable enfant lui faisait éprouver une sensation indéfinissable. Il trouvait le charme le plus doux à la considérer en silence. Ce n'était pas la flamme dévorante des passions ; mais une sorte de

lupté intellectuelle qui, se glissant furtivement dans son âme en adoucissant la rudesse, et sa figure comme un miroir fidèle, retraçait extérieurement toutes les émotions de son cœur.

Madame de Bellancourt en le regardant ne put s'empêcher de convenir tout bas qu'elle l'avait jugé trop subitement au premier abord, ce qu'elle attribuait au trouble où l'avaient jeté les événements de la nuit. Aussi lui adressa-t-elle la parole avec un ton de bienveillance qu'elle ne prenait que rarement.

— Monsieur, suit-il la même route que nous ? S'arrêtera-t-il à Fontainebleau ? le château en est superbe. Celui de Ligneville vaut aussi la peine d'être vu. S'il était agréable à Monsieur de s'y arrêter quelques jours ?

— Ma chère amie, interrompit le vicomte, Monsieur a bien voulu accepter l'invitation de passer avec nous la fin de l'été ; mais ses affaires l'appellent d'abord à Paris, et il est aussi plus convenable que nous prenions avant tout connaissance de l'état où se trouve le château. Fasse le ciel que nous n'éprouvions aucune difficulté pour en reprendre possession.

— Tousjours des craintes puérides ! — On ne saurait trop prévoir les contrariétés, puisque la vie en est pleine.

— Quel avantage y trouvez-vous, mon frère ? demanda l'abbé. Croyez-vous empêcher les desseins du Tout-Puissant de s'accomplir ? Tout ce qui vous est arrivé était prévu dans sa sagesse, attendez la suite avec confiance, car rien ne peut s'opposer à ce que sa volonté soit faite.

R. DE MERIGNY.

(La suite au prochain numéro.)